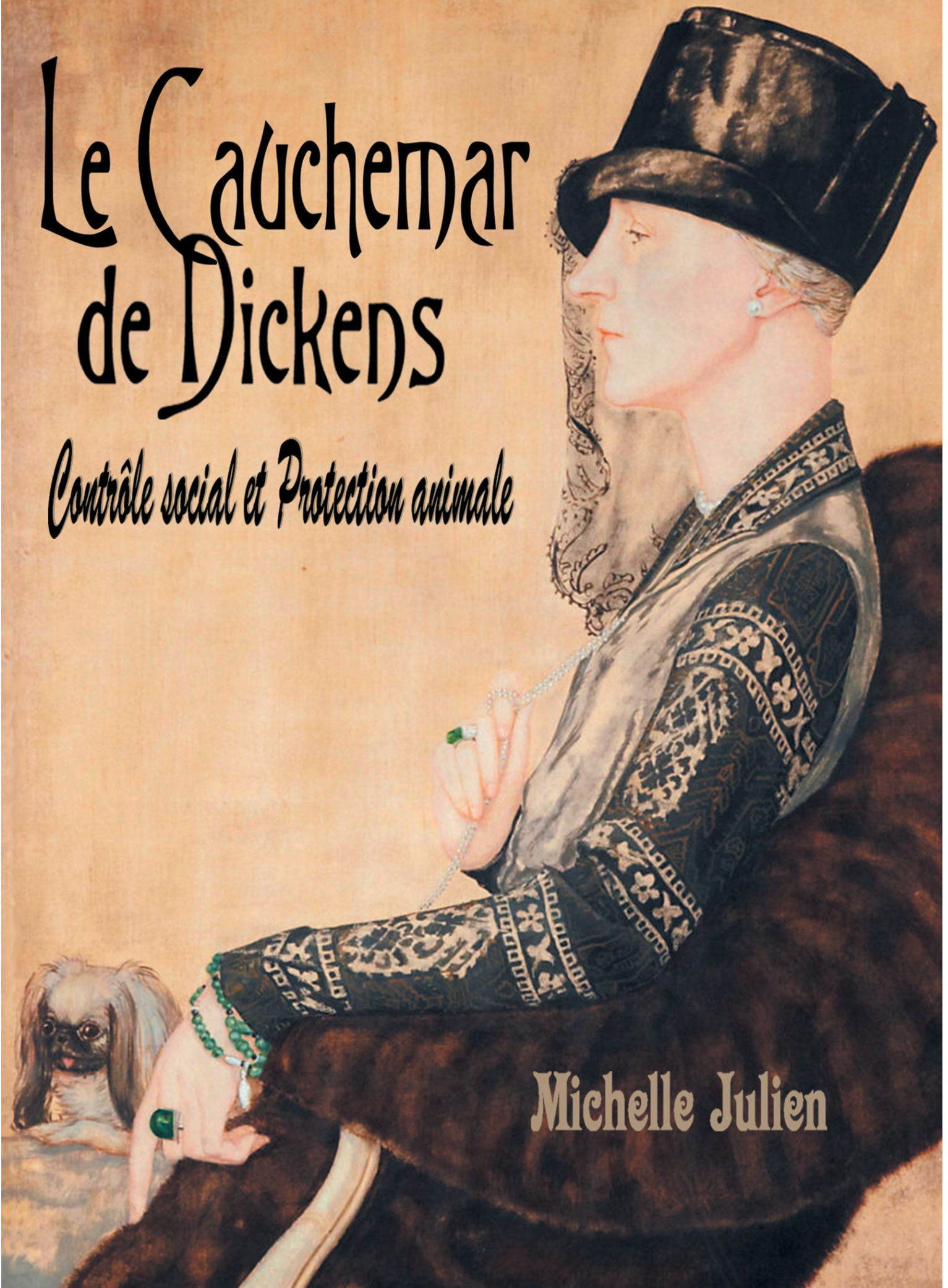


Le Cauchemar de Dickens

Contrôle social et Protection animale



Michelle Julien

Michelle Julien

Le cauchemar de Dickens

Contrôle social et protection animale

© Michelle Julien, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7954-0

Couverture : « Portrait of Elsie », peintre anonyme

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Je veux n'être jamais lié à aucun parti politique, quel qu'il soit, à aucune religion, à aucune secte, à aucune école ; ne jamais entrer dans aucune association professant certaines doctrines, ne m'incliner devant aucun dogme, devant aucune prime et aucun principe, et cela uniquement pour conserver le droit d'en dire du mal¹. »

Guy de Maupassant

Note aux lecteurs

La première partie met en lumière des textes rares, uniquement consultables sur support microfilm aux archives de la Bibliothèque Nationale de France (BNF) ; ainsi qu'un article de Charles Dickens, traduit pour la première fois en français. Le reste de l'ouvrage propose des échanges avec des gens n'appartenant pas aux *milieux autorisés* de professionnels qui *s'autorisent à penser*². Les réflexions de l'auteure ne se fondent pas sur une croyance, elles s'enrichissent grâce à des rencontres diverses et au vécu du quotidien.

Je dédie cet ouvrage aux vagabonds à deux et quatre pattes.

« "Les Mon Dieux sont revenus avec un Tout Petit Gens Nouveau, dans la toute-petite-niche !". Le chat de la cuisine a dit : "C'est pas un gens. C'est le Tout Petit des Mon Dieux. Alors maintenant vous êtes seulement des sales petits chiens³. Si vous parlez très fort à moi ou à la cuisinière, vous réveillerez ce Tout Petit, et il y aura des Bonnes Corrections. Si vous vous grattez, la nouvelle grosse⁴ dira : "Des puces ! Des puces !", et il y aura encore des Bonnes Corrections. Si vous rentrez mouillés, vous donnerez des éternuements au Tout-Petit. Et alors on vous poussera dehors, et vous gratterez aux portes qui ferment sur vos nez. Vous serez dans les Cours et avec les Balais, et dans les Corridors Froids et les Endroits Vides". »

Rudyard Kipling, *Ce chien ton serviteur*, 1930

Tyran domestique

« Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes. »

Karl Marx

« C'est au XIXe siècle que le chien de la famille est devenu un cliché de la vie moderne. La plupart des autres aspects communs de l'entretien des animaux de compagnie ont débuté dans la culture bourgeoise. »

Kathleen Kete

Le seul nom de Dickens évoque la fumée noire des cheminées d'usines, le brouillard épais enveloppant la capitale britannique, les enfants en haillons s'engouffrant dans les ruelles sombres, les *gentlemen* avec leurs chapeaux hauts-de-forme et les *ladies* aux longues robes corsetées se promenant sur les vastes avenues – contraste saisissant entre classe privilégiée et classe ouvrière. En plein apogée de la Révolution industrielle, l'Angleterre comptait pourtant bien plus de domestiques que de travailleurs d'usine, et la classe sociale en plein essor dans les villes était la petite bourgeoisie⁵. Cette classe moyenne qui, tout comme l'aristocratie, s'entourait de domestiques : une cuisinière, une femme de chambre, un valet⁶ et... un chien. Animal de luxe quand il est ainsi associé au paraître et au foyer, le « goût du chien⁷ » se répandit dans une classe nouvellement éduquée à imiter les lubies de l'aristocratie.

Charles Dickens appartenait aussi à la petite bourgeoisie et partageait, avec la monarchie de son temps, la hantise d'une foule enragée lors des soulèvements populaires ; ce qu'il exprima dans ses livres, en particulier *Un conte de deux villes* dans lequel il relate de longues scènes d'émeutes avec, en point d'orgue, le spectre de la guillotine. « Tout à coup, rompant le silence inaccoutumé de la ville, le bourreau exposa la tête du roi aux yeux de la multitude, et sembla presque aussitôt montrer à la foule la belle tête de la reine, dont huit mois de

veuvage et de misère avaient blanchi les cheveux⁸ . »

Ces descriptions de révoltes ont, selon George Orwell – auteur d’un essai⁹ sur le plus victorien des romanciers du XIX^e siècle – « la netteté d’un cauchemar, et ce cauchemar est celui de Dickens » ; pour Dickens, si l’on se conduit comme s’est conduite l’aristocratie française, on doit s’attendre à la revanche des gueux ». En conséquence, la Révolution française semblait inéluctable en raison du comportement de sa noblesse.

Par crainte que *la revanche des gueux* ne s’étende à l’Angleterre, la reine Victoria œuvra à promouvoir l’image d’une « monarchie ordinaire¹⁰ » ayant les mêmes comportements et préoccupations que la classe moyenne. Malgré les réalités d’une aristocratie distante du quotidien de ses sujets, la famille royale se voulait la représentation populaire de la famille modèle, unie, aimante, travailleuse, vertueuse et emplie d’un *bonheur domestique* aux plaisirs simples : les enfants apprenant à cultiver un jardin potager et à cuisiner, un père fidèle à son épouse et qui, après sa longue journée de travail, revient au *foyer*, joue avec sa progéniture, participe à son éducation... En résumé, un idéal domestique bourgeois afin que la classe moyenne, grandissante et toujours plus aisée, ressente des affinités avec sa monarchie¹¹ . Reconnaître le mérite individuel, autre valeur de la bourgeoisie qui doit sa réussite à son seul travail et non à un titre de noblesse, participait tout autant à une volonté de connexion avec la classe moyenne. Sûrement la raison pour laquelle la reine Victoria décida de faire enterrer Dickens dans le lieu où les monarques britanniques sont traditionnellement couronnés, l’abbaye de Westminster.

Derrière cette façade publique de la famille parfaite et exemplaire de moralité, Victoria se comportait en « tyran domestique¹² », voulant constamment régenter la vie de ses neuf enfants comme s’ils étaient ses sujets, ayant ses favoris jugés sur leur apparence, primant les beaux, rabaissant les laids. Ses cinq filles devaient se destiner non pas à une vie indépendante, mais être au service de la reine ; Béatrice, la benjamine, passa la majeure partie de sa vie aux côtés de sa mère comme dame de compagnie. Profondément conservatrice, Victoria s’opposait à l’émancipation des femmes : leur place est à la maison, leur responsabilité doit se cantonner à la sphère du foyer ; tandis que Dickens comparait la femme au foyer à « un ange¹³ se consacrant au bonheur domestique¹⁴ ». George Orwell note, par ailleurs, que cet idéal domestique se

retrouve dans la plupart des œuvres du romancier : une épouse douce et féminine ; une ribambelle de marmots ; les domestiques d'une fidélité féodale ; tout est paisible douillet, protégé, et surtout familial¹⁵ .

Mais derrière cette façade littéraire, Dickens brisa son foyer à l'âge de 45 ans en expulsant brutalement sa femme et mère de ses neuf enfants – qu'il tenta, moyennant finance, d'empêcher de les revoir – et en la remplaçant par sa maîtresse, une toute jeune actrice de 18 ans dont il s'était amouraché¹⁶ . Néanmoins, ce que retient l'histoire est sa vision littéraire du foyer : un sanctuaire rassurant, une bulle de tranquillité et de perfection créée par la femme pour son époux lorsqu'il revient du travail, afin de l'éloigner des vices de la rue.

Décorer l'intérieur d'un foyer devint l'occupation des femmes si bien que l'ère victorienne connut un développement rapide dans le commerce de bibelots et la production en masse de biens de consommation destinés à la maison, permettant ainsi à la classe moyenne urbaine de cultiver son idéal du foyer érigé en paradis domestique et de mesurer son statut social, autant que son bien-être, par le nombre et la valeur des objets possédés¹⁷ . La parution de magazines, guides et catalogues, se multiplia pour éduquer cette classe moyenne à ce qu'elle devait considérer comme de bon goût, puisque le bon goût induisait aussi une qualité morale : ce que nous aimons détermine ce que nous sommes¹⁸ .

Un autre bibelot, prisé à l'intérieur du foyer, prit son essor au XIX^e siècle : le chien, aux multiples standards catalogués dans les guides des expositions afin d'éduquer la classe moyenne au bon goût en matière de races canines. La reine Victoria aimait les chiens autant qu'elle appréciait les écrits de Dickens au point d'appeler Boz, l'un de ses Skye terriers préférés, du nom de plume des premiers textes de l'écrivain. Son autre Skye terrier favori, Islay, fut immortalisé par une statue¹⁹ le représentant pour l'éternité en train de solliciter un biscuit. Savoir mendier, telle serait la fonction des mignons petits chiens de luxe ? En anglais, un chien « mendie » (*to beg*) quand il fait le beau : debout ou assis sur ses deux pattes arrière. Inspirée par « les Anglais passés maîtres dans le dressage²⁰ », l'auteur²¹ André Valdès publia un manuel destiné au « chien d'appartement qui est le chien de luxe proprement dit ». L'une des leçons décrit comment l'entraîner à faire le beau en se servant d'« une friandise (de préférence au sucre, dont l'abus lui est très nuisible) », et en prenant soin de « lui donner sa leçon une heure seulement avant celle de son repas alors qu'il commence déjà à sentir